

# Michel Pagel Pour une poignée d'Helix Pomatias



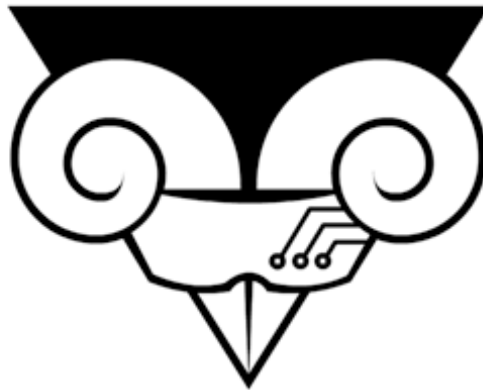
# Pour une poignée d'helix pomatiás

Michel Pagel



Le Béalial' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béalial', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béal'

*Ouvrage publié sur la direction de Olivier Girard.*

ISBN : 978-2-84344-184-4

Code SODIS : en cours d’attribution

Parution : mars 2011

Version : 1.0 — 23/03/2011

© 2003, Le Béal', pour la première édition

© 2011, Le Béal', pour la présente édition

# Pour une poignée d’helix pomatias

*Ce livre est dédié à Mr. Ramsey Campbell,  
sur le nom duquel je me suis permis de jouer.  
Il va sans dire que son excellent roman The Face That Must Die  
n’a absolument rien en commun avec les horreurs dont il est question ci-après.*

*M.P*

## Chapitre I.

Comme d’habitude, j’étais sous la douche lorsque le téléphone sonna. Je m’aspergeai vivement pour chasser le savon qui me recouvrait et reposai le pommeau au fond du bac. Quand je me redressai, mon crâne frappa avec un bruit harmonieux la tablette de céramique où aurait dû se trouver ma savonnette.

Je posai le pied sur le carrelage humide de la salle de bains en me frottant vigoureusement la tête. Je me rendis alors compte que j’avais oublié de rincer le shampooing. Une brûlure désagréable envahit mes yeux que je fermai illico. Voilà sans doute pourquoi je ne remarquai pas la savonnette tombée par terre, posai le pied dessus, partis en arrière et me retrouvai sur les fesses après avoir exécuté un splendide saut périlleux.

La journée commençait mal.

Jurant comme un charretier, je cherchai à tâtons une serviette, m’essuyai les yeux, puis sortis de la salle de bains sans perdre un instant— mais non sans éclabousser la moquette de ma chambre— et me précipitai vers l’escalier. Alors que j’allais l’atteindre, mon petit orteil gauche heurta le montant de la porte, ce qui m’arracha un hurlement. Me tenant d’une main à la rampe en fer forgé, j’entamai à cloche-pied la descente des marches— tandis que, soudain pénétré du ridicule de la situation, je levais les yeux au ciel.

Je n’aurais pas dû.

Cet imbécile de *felis catus*<sup>1</sup> n’avait rien trouvé de mieux que de se coucher en travers d’une marche : mon pied lui écrasa la queue d’un mouvement gracieux. Moins d’un quart de seconde plus tard, ma jambe ressemblait à une publicité pour pansements adhésifs et je plongeais dans le vide. Atterrissant au bas de l’escalier, je tentai sans succès d’exécuter un savant roulé-boulé et m’effondrai sur le dos, devant la porte du pavillon, encore étonné d’avoir tous les os en un seul morceau.

Le téléphone commençait sérieusement à me casser les oreilles.

Je me redressai à genoux. Les poils du paillason me rentraient dans la peau telles des aiguilles de cactus. Tendant la main pour atteindre le haut du petit meuble, je décrochai.

« Allô ? balbutiai-je.

— Agent FKR 626 ? dit une voix connue. Nous avons besoin de vous.

---

<sup>1</sup> Chat. (note du traducteur)

<sup>2</sup> *Private Joke*. Je ne la signale que par pur sadisme, n’ayant aucune intention de l’expliquer.

— Je m’attendais à quelque chose comme ça, répondis-je. La loi de l’emmerdement maximum s’applique toujours, hein ?

— Pardon ?

— Rien, laissez tomber. Donnez-moi une heure pour les soins de premier secours et j’arrive.

— Pardon ? »

Je raccrochai. De toute façon, le patron n’avait jamais pu se faire à mon humour.

Peu de gens le savent, mais je suis immortel. Je suis né le même jour que Gutenberg, l’inventeur de l’imprimerie, et j’ai porté bien des noms jusqu’à notre époque. Aujourd’hui, on me connaît sous le pseudonyme subtil de Chris Malet, auteur de romans de science-fiction. Dans les dossiers des services secrets français, je suis fiché sous le matricule FKR 626 ; nom de code : Halloween<sup>2</sup>. Mais loin d’être un espion comme un autre, je suis le seul agent d’un département créé pour moi : le Département d’Étude et de Bricolage Insidieux des Livres Étrangers. Il faut dire que je possède un pouvoir peu commun : il m’est possible de me projeter physiquement à l’intérieur d’un livre, d’en rencontrer les personnages et, donc, de changer le cours de la narration. Bien sûr, après mon passage, l’auteur est persuadé d’avoir lui-même effectué les modifications que j’ai apportées. Ne me demandez pas comment je fais, je n’en sais rien : c’est ce qu’on appelle un don inné<sup>3</sup>. Ainsi, il m’est arrivé au cours des âges de m’introduire subrepticement dans l’œuvre des plus grands auteurs. Parfois, j’étais payé pour ce travail par des gens dont le secret professionnel m’empêche de dévoiler l’identité. Je n’éprouvais par exemple aucune rancune personnelle contre Hamlet, mais mon client exigeait qu’il meure : j’ai donc donné un petit coup de pouce à l’échange des épées. D’autres fois, je ne suis intervenu que par plaisir : combien de belles héroïnes j’ai sauvées de la mort, frustrant ainsi l’auteur d’une scène d’émotion (et lui valant par la même occasion une réputation de pornographe) !

Quand les services secrets ont eu vent de mon existence, par une indiscretion que je ne m’explique pas, ils m’ont demandé d’entrer dans leurs rangs pour modifier certaines œuvres étrangères sur le point d’être traduites en français, afin que leur message ne vienne pas porter préjudice à la politique du gouvernement. J’ai accepté : ils paient bien, et les clients se font rares. Bien sûr, je ne leur ai pas dit que j’étais immortel : c’est une chose qui ne regarde que moi, et je n’ai aucune envie d’être transformé en *mus musculus*<sup>4</sup> de laboratoire par des biologistes à la petite semaine.

Enfin... toujours est-il que le D.É.B.I.L.E. fait régulièrement appel à moi pour des missions de confiance. C’était encore le cas en ce jour où le téléphone me sortit si brutalement de ma douche.

Aussitôt après avoir raccroché, je désinfectai ma jambe à l’alcool en chantant le grand air d’Othello sur un tempo de bossa-nova, l’enveloppai d’une bande et m’habillai. Réfugié sur son coussin, le *felis catus* ronronnait d’un air angélique.

---

<sup>2</sup> *Private Joke*. Je ne la signale que par pur sadisme, n’ayant aucune intention de l’explicitier. (note de l’auteur.)

<sup>3</sup> D’aucun diraient : une ficelle littéraire (note de l’auteur.)

<sup>4</sup> Souris. (note du traducteur.)



Je montai dans la Jaguar que j’avais achetée quelques mois plus tôt, me souvenant des aventures de Bob Morane, et fonçai jusqu’à Paris. Le siège secret du D.É.B.I.L.E. était situé dans un vieil immeuble désaffecté, pas très loin de Montparnasse. Ayant garé la Jag dans le parking souterrain le plus proche, je m’y rendis à pied. Malgré l’heure matinale, les commerçants étaient déjà au travail. Je dus refuser plusieurs offres de produits africains<sup>5 6</sup>, avant de pouvoir pénétrer dans l’immeuble idoine, dont je refermai la porte avec soin.

Le couloir obscur dans lequel je me retrouvai sentait le renfermé, l’urine et les sardines grillées sur un réchaud diesel. Sans doute un squatteur.

Après m’être assuré que nul ne me suivait, j’allai jusqu’à ce qui semblait n’être qu’un innocent placard à balais et m’y introduisis. Aussitôt, je sentis que j’avais les pieds dans l’eau. Maudissant le sombre crétin qui avait déposé là une bassine d’eau de vaisselle, je fis jouer le mécanisme secret. Le panneau du fond pivota et m’entraîna dans sa course.

De l’autre côté régnait la chaleur insupportable que seule peut produire une panne de climatisation. Une odeur de plastique chaud montait du sol. Derrière son bureau chromé, la secrétaire du colonel— bikini rose et lunettes de soleil— se faisait bronzer sous les spots de l’éclairage artificiel.

M’extrayant de la bassine débordante, je m’approchai avec des clapotis dignes d’une *rana esculenta*<sup>7</sup>.

Je toussotai doucement pour annoncer ma présence puis, voyant que cela ne donnait aucun résultat, filai un grand coup de poing sur le bureau. La jeune femme se redressa en poussant un cri aigu, à l’évidence tirée en sursaut d’un sommeil paisible.

« Excusez-moi de vous déranger en pleine activité, Guylaine, susurrai-je, mais j’ai rendez-vous avec le colonel. »

Du fait des lunettes noires, je ne vis pas le regard qu’elle me lança, mais il ne devait pas être très tendre.

« Attendez, je vais voir s’il est là, lâcha-t-elle en appuyant sur le bouton de son interphone. Gros Nounours ? C’est Choupette ! Y a l’allumé des romans d’aventures qui veut te causer. »

*Gros Nounours !* Je retins de justesse un éclat de rire. Si le colonel apprenait que j’avais entendu ça, je serais en danger de mort.

« Comment ça, je l’introduis ? demanda Guylaine avec une moue d’incompréhension. Ah, je le fais entrer, d’accord. » Elle se retourna vers moi. « Pouvez-y aller ! » grinça-t-elle en désignant la porte du pouce.

Je lui envoyai un baiser du bout des doigts et, ignorant ses insultes, passai dans le bureau du colonel Léonce-Émile Verges, chef du D.É.B.I.L.E., mon supérieur hiérarchique.

C’était, selon l’expression consacrée, une vieille ganache. Éternellement sanglé dans un uniforme kaki qui le gênait aux entournures depuis la fin de la guerre d’Algérie, il arborait avec fierté trois médailles, un front dégarni et un regard d’aventurier-couturé-de-cicatrices-qui-en-a-vu-d’autres-mon-petit-gars.

---

<sup>5</sup> A l’époque, le quartier abritait plus de bourgeois que de dealers. C’est aujourd’hui l’inverse. (note de l’auteur, deuxième édition).

<sup>6</sup> Que celui qui a dit « Hélas ! » se dénonce. J’attends. (note de l’auteur, deuxième édition.)

<sup>7</sup> Grenouille. (note du traducteur.)

Il se leva à mon entrée. Venant jusqu’à moi, il me posa les mains sur les épaules, comme quelqu’un s’apprêtant à parler sérieusement d’un sujet grave.

« Chris, j’ai à vous parler sérieusement d’un sujet grave, dit-il avec ce sens de l’à-propos qui faisait toujours mon admiration. La France est en danger !

— N’ayez aucune crainte, assurai-je, coupant le discours solennel qui s’annonçait. Elle ne l’est plus puisque je suis là.

— Votre humour est toujours aussi déplorable, Chris. Très bien. Je vais donc vous exposer les faits avec le moins d’émotion possible. Je tenterai d’oublier le destin horrible qui guette notre pays. »

Il fit mine de ravalé un sanglot, tel un dur de cinéma qui ne pleure pas en public, puis retourna s’asseoir à son bureau et m’enjoignit de prendre place en face de lui.

« Voilà, poursuivit-il. Demain, sortira en librairie un livre anglais qui, dans sa conception actuelle, menace notre sécurité.

— Demain ? m’exclamai-je. Vous n’auriez pas pu me prévenir un peu plus tôt ? »

Gros Nounours fit la grimace.

« Nous venons d’être mis au courant. Vous savez ce que c’est : notre informateur des Presses de la Cité <sup>8</sup> a été abattu par un agent ennemi. Je crains que nous ne soyons infiltrés, Chris. Bref, toujours est-il que la parution de ce livre ne nous a pas été communiquée.

— Et si c’est une saga familiale qui dure plusieurs siècles ? Qu’est-ce que je suis censé faire, moi, hein ?

— Comme d’habitude, mon cher Chris. Vous êtes censé faire au mieux avec les moyens du bord.

— Ça va encore provoquer une catastrophe, soupirai-je. Vous avez vu ce que j’ai fait à Rome dans *Quo Vadis*, la dernière fois ? Et j’avais trois jours ! Alors, avec un seul...

— Salaire doublé en cas de réussite.

— Je crois que je peux régler l’affaire en quelques heures, dis-je en souriant. Si c’est une saga familiale, je tuerai le fondateur de la dynastie. L’éditeur sera content : il fera des économies <sup>9</sup>. »

Le colonel Verges se renversa en arrière et alluma une Gitane.

« Voilà l’histoire, Chris. Dans ce livre, une jeune femme meurt après avoir ingéré une douzaine d’*helix pomatias* <sup>10</sup> dans un restaurant français. Il n’est précisé nulle part dans le roman que les *helix pomatias* étaient empoisonnés. Vous comprenez le mal qu’un tel ouvrage est susceptible de causer à notre prestige, sans parler de notre commerce extérieur ?

— En effet : l’heure est grave.

---

<sup>8</sup> Groupe éditorial antédiluvien, depuis changé pour l’essentiel en fabrique de guano littéraire par divers repreneurs. Vive l’édition, vive la mondialisation et vive Andy, bien sûr ! (*Note de l’auteur, deuxième édition.*)

<sup>9</sup> Remarque tenant de la diffamation caractérisée : chacun sait bien que les éditeurs, et en particulier les grands groupes éditoriaux, sont plus préoccupés de la tenue littéraire de leurs productions que de bénéfiques. (*Note de l’auteur, deuxième édition.*)

<sup>10</sup> Escargots de bourgogne et justification à peine honnête d’un titre stupide. (*Note de l’auteur.*)

— Votre mission, si vous l’acceptez, sera d’empêcher la mort de cette jeune femme.

— Comptez sur moi, patron, c’est comme si c’était fait. Je peux avoir le bouquin ?

— Bien sûr, opina le colonel en ouvrant un tiroir, mais nous n’avons pu obtenir que la version originale. J’espère que vous lisez l’anglais. »

Pour ne pas être en reste, j’opinai à mon tour et pris le livre qu’il me tendait. Lorsque je découvris la couverture de l’ouvrage qui menaçait la sûreté nationale, je poussai une exclamation de surprise : elle était entièrement noire, hormis quelques taches rouges entourant un rasoir à manche. Le titre en était *The Lace That Must Die*, l’auteur se nommait Ramsey Jinglebell, et il s’agissait d’un roman d’horreur.

## Chapitre II.

« C’est une blague, colonel ? demandai-je, presque incrédule. Vous ne comptez tout de même pas m’envoyer dans un roman *gore* ? C’est un coup à se faire tronçonner à chaque page en commençant par les doigts de pied !

— J’ai cru comprendre que le *serial killer* de l’histoire travaillait au rasoir, objecta mon interlocuteur.

— Et vous croyez que ça me rassure ? Pas question ! Je refuse cette mission suicide !

— Vous hésiteriez à risquer votre vie pour la patrie ? scanda Gros Nounours en se levant à demi.

— Et comment !

— Très bien. Il va donc me falloir agir autrement. J’avoue que j’avais un peu prévu cette réaction. Vous me forcez à prendre des mesures que je réproûve, Chris. » Il fit grésiller l’interphone. « Guylaine ! Cessez de vous limer les ongles et envoyez-moi les frères Karamazov ! »

Je sursautai. Youkaïdi et Youkaïda Karamazov, je les connaissais bien. C’était moi qui les avais ramenés dans notre monde, après un travail d’allègement dans un roman russe jugé un peu trop long pour surabondance de personnages. Ils s’étaient très bien adaptés, au point de devenir l’équipe de tueurs la plus appréciée de tous les services secrets. J’avais eu l’occasion de voir une ou deux de leurs victimes : pas joli joli.

« Allons, colonel, tentai-je de protester. Vous n’allez quand même pas me livrer à ces dingues ? »

Son visage s’éclaira d’un large sourire.

« Vous avez le choix... »

Je haussai les épaules.

« Très bien. Mais je vous préviens : si je me fais descendre, je reviendrai vous tirer par les pieds toutes les nuits.

— Je savais que votre sens du devoir serait le plus fort, minauda le colonel. Je vous donne une heure pour prendre connaissance de cet ouvrage. Ensuite, vous descendrez au deuxième sous-sol. QQ aura préparé votre équipement. Bonne chance, mon petit !

— N’oubliez pas de décommander les frères Karamazov », lui rappelai-je, glacial. « J’ai l’honneur de ne pas vous saluer, Gros Nounours ! »

Je sortis avant qu’il ne réagisse. Peut-être venais-je de commettre une erreur, mais j’étais trop furieux pour résister à la tentation.

Je me retrouvais fait comme un *ratus norvegicus*<sup>11</sup>. Le colonel m’avait bien possédé. Quand je repassai devant le bureau de Guylaine, elle était bel et bien en train de se limer les ongles : sans doute, prévoyant ma réaction, n’avait-elle pas jugé utile d’obéir sur l’heure à son supérieur.

J’annexai un siège en bois qui semblait attendre un postérieur délicat à meurtrir et, sans tenir compte des regards furibonds que me lançait la secrétaire par-dessus ses lunettes, ouvris le livre de poche qu’on m’avait confié. Deux ou trois pages étaient cornées. L’une des pliures coupait même une partie du texte. Je les aplanis de mon mieux. Quand je pénètre dans un livre, je préfère qu’il soit en bon état : je garde un souvenir déplaisant du jour où un dos cassé m’a expédié dans une faille spatio-temporelle. Je souhaitai très fort que les présentes cornes n’aient pas d’incidences sur mon voyage. J’aurais assez de travail comme ça.

Dès les premiers paragraphes, je compris que je ne m’étais pas trompé : il s’agissait bien d’un roman d’horreur, et de la pire espèce encore, un des ces livres où le sang et les tripes dégoulinent à chaque page pour le plus grand plaisir de lecteurs pervers— et non pour celui de l’auteur qui, s’emmerde ferme en les écrivant<sup>12</sup>.

Deux mots de l’intrigue : un psychopathe obsédé par les femmes qui portent de la dentelle arrive à Londres. Aussitôt, il commence à tuer. Ses premières victimes sont des prostituées, puis il assassine sa logeuse, une dame très comme il faut, n’ayant que le malheur de se moucher dans un carré bordé de dentelle. La fille de cette dernière mène alors sa propre enquête en compagnie d’un inspecteur de Scotland Yard un peu balourd.

Je n’avais qu’une heure. Je feuilletai donc la chose plus que je ne la lus, à la recherche du passage qui caressait le colonel à rebrousse-poil. Je finis par le découvrir, coincé entre deux scènes d’éventration au rasoir. La jeune femme mourant d’intoxication n’était pas même un personnage secondaire, tout juste une figurante, au point que son nom n’était pas cité. Sa mort, qui s’inscrivait dans une scène où la fille de la logeuse déjeunait avec son niais d’inspecteur, n’avait aucune incidence sur le reste de l’histoire. J’eus soudain l’impression qu’on se moquait de moi : quel lecteur prêterait attention à un tel détail ? Je me préparais à entrer en force dans le bureau du colonel pour lui faire admettre mon point de vue quand Guylaine jugea opportun de fredonner « Youkaïdi, youkaïda » d’une voix de fausset que n’aurait pas reniée la plus exigeante des cheftaines. Un frisson me traversa : tout plutôt que me retrouver face aux frères Karamazov. Et puis, en y réfléchissant, j’étais chargé d’empêcher la mort de la jeune femme, mais on m’avait laissé le choix des moyens. Une basse vengeance commença à germer dans mon esprit.

« Ça fait une heure, Malet ! m’apostropha la secrétaire. QQ vous attend.

— J’y vais, espèce de *camelus bactrianus*<sup>13</sup> ! » maugréai-je.

QQ m’attendait effectivement. C’était un petit homme d’une cinquantaine d’années, aux cheveux grisonnants. Toujours revêtu d’une blouse blanche, le nez chaussé de lorgnons démodés, il était l’image parfaite du savant fou. Je n’avais jamais connu son véritable nom. Au sein des services secrets, tout le monde l’appelait par son matricule, et il ne semblait pas s’en soucier. Il

---

<sup>11</sup> Rat d’égoût. (Note du traducteur.)

<sup>12</sup> Authentique. (Note de l’auteur.)

<sup>13</sup> Chameau. (Note du traducteur.)

m'accueillit avec un large sourire : la mode des super-espions étant passée depuis beau temps, j'étais le seul cobaye dont il disposait encore pour tester ses engins.

QQ était un inventeur forcené, un de ces petits génies capables de vous fabriquer un poste de télévision en partant d'une tondeuse à gazon et d'une clef à sardines. Et force est de reconnaître que, la plupart du temps, ses machines infernales fonctionnent.

Elles pètent aussi, parfois...

Aucune, cependant, ne m'avait encore envoyé à l'hôpital pour plus de trois mois, la palme (deux mois, vingt-deux jours, quatre heures et trente-cinq minutes) revenant à une capote anglaise/lance-roquettes dont QQ avait mal estimé la résistance aux chocs. Encore n'était-ce pas moi qui avait eu le plus mal...

« Quels nouveaux engins de mort m'avez vous préparés ? » interrogeai-je, jovial, malgré mes contrariétés récentes.

« Vous allez vous régaler », assura-t-il avec un sourire en coin qui m'incita à la méfiance. « D'après ce que je sais, vous devez vous engager dans un roman participant d'une certaine violence...

— On peut dire ça comme ça, oui.

— Alors, j'ai pensé qu'il fallait d'abord vous armer. » Il me tendit un stylo à bille du plus pur style fonctionnaire. « Ceci, mon ami, est un matériel destructeur. Il vous suffira d'en retirer le capuchon pour que ce stylo se transforme en une tronçonneuse capable d'abattre un chêne séculaire en moins de temps qu'il n'en faut à un éditeur pour refuser un manuscrit. »

Comme j'approchais déjà la main dudit capuchon—mordillé, par souci de vraisemblance—, QQ m'arrêta d'un geste vif.

« Pas ici, malheureux ! Je tiens à mon laboratoire ! »

Je jetai un regard perplexe sur le capharnaüm qu'il baptisait de ce nom pompeux. On aurait cru le fruit de l'union contre nature d'un cimetière de voitures et d'une chambre d'enfant.

« Vous ne l'avez pas testé ? » interrogeai-je par acquis de conscience.

QQ haussa les épaules et eut une moue signifiant approximativement qu'il n'était pas fou.

« Très bien, me résignai-je en empochant le stylo. Cela dit, la tronçonneuse n'est pas mon arme favorite. Vous n'auriez pas quelque chose d'un brin plus classique ? »

Son sourire enthousiaste me fit craindre le pire. Il extirpa d'une poche de sa blouse ce qui ressemblait à un hochet : une fourche en plastique entre les branches de laquelle s'alignaient quatre boules multicolores sur une petite tringle.

« Ingénieux, n'est-ce pas ? Qui irait soupçonner que ce jouet innocent est en réalité une arme terrible ?

— En effet, admis-je. Même si on le trouve sur moi, on ne se doutera de rien : c'est un objet tellement usuel. Comment fonctionne-t-il ?

— Notez la petite pastille jaune au bas du manche : c'est la détente. Enlevez la boule rouge, et vous disposerez d'un pistolet calibre .44. Ôtez également la verte, l'engin se transformera de lui-même en M 16. Si vous préférez l'artillerie lourde, ne vous privez pas : faites sauter la boule bleue, vous aurez alors en main un élégant canon de .75.

— Et la boule orange ? ne pus-je m'empêcher de demander.

— Elle ne sert encore à rien. Je travaille en ce moment sur l'option bombe atomique. Je l'installerai si les premiers essais sont concluants. »

Je hochai la tête, imperturbable : de la part de l'inventeur du dé à coudre/hélicoptère à double rotor inversable, rien ne pouvait plus m'étonner.

« Très bien, dis-je, tandis que le hochet rejoignait le stylo dans ma poche. Je vous remercie.

— Attendez, j’ai encore quelque chose. Tenez ! »

Le quelque chose en question était un ours en peluche mesurant pas plus de dix centimètres de la tête aux pieds.

« Vous avez juré de m’enfouir sous les jouets, aujourd’hui.

— Les lecteurs de *gore* sont souvent très jeunes<sup>14</sup>, m’assura-t-il. Nul ne vous remarquera. Cet ours possède une particularité amusante : il répond à la voix de son maître. Je l’ai réglé sur votre fréquence vocale. S’il vous arrivait de tomber d’un avion, vous n’auriez qu’à crier *alea jacta est*<sup>15</sup> pour qu’il se change en parachute.

— Mais je vais à Londres, QQ ! protestai-je. Je ne risque pas de...

— Vous n’en savez rien, me coupa-t-il. Depuis le temps, vous devriez avoir appris que les auteurs populaires sont des êtres innommables qui n’épargnent rien à leurs héros<sup>16</sup>.

— Bon, capitulai-je. Va pour le parachute. Il ne fait rien d’autre, celui-là ?

— Si, il crie “maman !” quand on lui pousse sur le ventre, mais je ne pense pas que cela vous soit très utile. Bonne chance, Chris. »

J’avais déjà entendu ça quelque part. Quittant le laboratoire de QQ, je rentrai chez moi.

Assis en tailleur sur mon lit, je vidai d’un trait ce qui restait de mon deuxième whisky. Le bouquin d’horreur était devant moi, ouvert à la première page. Il ne me manquait plus que le courage de m’y jeter. Outre les gadgets de QQ, je m’étais fait remettre une somme convenable en livres sterling, un couteau de poche, trois paquets de blondes et un briquet jetable. J’étais prêt.

Je reposai le verre sur la table de nuit et fixai les lettres CHAPTER ONE inscrites au centre de la page, les contemplant jusqu’à ce qu’elles ne soient plus pour moi qu’une bande noire ininterrompue. Alors, je sentis le pouvoir affluer dans mon corps.

J’avais si souvent accompli de tels voyages que l’expérience n’aurait dû me plonger dans aucun état particulier ; cette fois, pourtant, il me faut bien l’avouer, j’avais peur comme la *capra hircus*<sup>17</sup> promis au *canis lupus*<sup>18</sup>. Puis je me traitai de *cretinus vulgaris*<sup>19</sup> : la peur ne changeait rien au problème. Comme aurait pu le dire le colonel : quand faut y aller, faut y aller !

Je me laissai lentement glisser au fond d’un grand trou noir, tandis que l’univers se modifiait autour de moi. Les pages du livre de poche se mirent à battre, me giflant follement. Cette brève douleur constitua ma dernière sensation avant mon absorption par le scénario malsain d’un tâcheron besogneux.

---

<sup>14</sup> Authentique. (*Note de l’auteur.*)

<sup>15</sup> Les aléas jactent à l’est. (*Note du traducteur.*)

<sup>16</sup> Authentique. (*Note de l’auteur.*)

<sup>17</sup> Catégorie de chèvre. (*Note du traducteur.*)

<sup>18</sup> Genre de loup. (*Note du traducteur.*)

<sup>19</sup> Espèce d’andouille. (*Note du traducteur.*)

## Chapitre III.

Lorsque je repris conscience, il faisait nuit et je me trouvais dans une ruelle lugubre. Je levai immédiatement les yeux au ciel pour confirmation : oui, la lune était pleine ! Me demandant combien de stéréotypes j’allais encore devoir supporter, je me redressai et observai les alentours.

La rue était déserte. Plissant les yeux, je parvins à entrevoir son nom : *St. Anne’s Court*. J’avais atterri devant la façade d’une petite boutique aux volets bariolés. Sous de nombreux graffiti à la bombe, je reconnus les visages de John Lennon et de Jim Morrison : sans doute un magasin de disques... Au loin, un *canis peniblus*<sup>20</sup> hurla à la lune. Mais était-ce bien un *canis peniblus* ? Je n’avais pas lu le roman avec attention : l’auteur y avait peut-être glissé un *canis lupus-garou*<sup>21</sup> pour faire bonne mesure.

Je secouai la tête, chassant ces pensées déprimantes. Un fou meurtrier en liberté me suffisait.

Je sortis de la ruelle pour m’engager dans une autre, à peine plus large. Au moins, je savais où j’étais : Soho. Me fiant à mon sens de l’orientation, je me mis à marcher vers ce que je pensais être le nord. Avec un peu de chance, je finirais par tomber dans Oxford Street et y trouver un pub ouvert, s’il était moins de onze heures du soir : les Anglais boivent beaucoup mais pas longtemps.

Tout en déambulant paisiblement dans un quartier désert, je réfléchissais aux indices en ma possession. J’ignorais totalement l’identité de la personne qu’il me fallait sauver et ne pouvais même pas surveiller le restaurant où elle devait mourir, puisque l’auteur avait omis d’en citer le nom et l’adresse. Ma seule piste était la fille de la logeuse, miss Georgia Cunningham, que l’auteur décrivait comme une jeune femme décidée, dotée d’un caractère difficile, au point qu’on pouvait se demander comment elle tombait amoureuse de son inspecteur par trop falot.

J’en étais là de mes réflexions quand une voix me fit sursauter.

« *Hi, darling ! Wanna fuck*<sup>22</sup> ? »

---

<sup>20</sup> Chien hurlant en pleine nuit. (*Note du traducteur.*)

<sup>21</sup> Homme ayant la particularité de se transformer en *canis lupus* (voir note 18) lors des nuits de pleine lune. (*Note du traducteur.*)

<sup>22</sup> Salut, chéri, ça te dirait de censurer ? (*Note du traducteur.*)



La fille se tenait dans l’encadrement d’une porte. Son visage était englouti par les ténèbres, mais le reste se présentait de la façon suivante : corps un peu lourd, serré dans une minirobe sombre ; bottes à talons hauts ; gants de dentelle blanche, façon première communiant. À la lueur de sa cigarette, je crus discerner des cheveux auburn, mais je fantasmais peut-être.

« Non, merci, répondis-je poliment dans sa langue maternelle. Je suis attendu. Ce sera pour une autre fois. Charmé d’avoir fait votre connaissance, madame...

— *Fuck off*<sup>23</sup> ! »

Je continuai mon chemin sur quelques mètres avant d’entendre la fille renouveler son invitation. Me retournant, je constatai qu’un autre promeneur venait de passer devant elle. Je n’avais pas perçu le bruit de ses pas : une trop longue inactivité avait émoussé mes sens. Finalement, un peu de stress ne me ferait pas de mal.

Oubliant une partie de ma rancune envers le colonel, je tournai à nouveau les talons, tandis que l’inconnu acceptait, lui, la proposition de la prostituée. J’eus un sourire : chapeau melon et parapluie, c’était sans doute un respectable gentleman venu s’encanailler dans les...

*Chapeau melon et parapluie !*

Je ne l’avais entrevu qu’un instant, mais le visage de l’homme s’imprima devant mes yeux aussi clairement qu’un titre en caractères gras sur la première page de *France-Soir*. Une petite bouille ronde, ornée d’une fine moustache noire aux pointes relevées, le tout reposant sur une silhouette maigrichonne ne dépassant pas le mètre soixante— même transcrit en pieds et pouces.

C’était lui ! Brand Newcock, le tueur fou au rasoir. Et la prostituée portait des gants en dentelle ! Je venais d’assister à la première scène du roman sans même m’en rendre compte. J’avais vraiment besoin d’entraînement.

Le temps que les informations précitées fassent leur chemin jusqu’à mon cerveau par l’intermédiaire de l’influx nerveux, mes deux protagonistes s’étaient déjà éclipsés. Je perdis encore un peu de temps à me demander quelle attitude adopter. En me dépêchant, j’avais peut-être une chance de sauver la prostituée, mais cela n’entraînait pas dans le cadre de ma mission et risquait de me faire repérer par Newcock. Même avec le matériel fourni par QQ, je ne tenais pas spécialement à l’affronter, que le combat soit singulier ou pluriel. Mais pouvais-je réellement demeurer inactif en sachant qu’un meurtre était en train de se commettre ? J’ai toujours aimé me considérer comme un héros : rester sur mes positions en attendant que le tueur ressorte n’aurait pas été très héroïque... Il ne me manquait qu’une bonne raison. Ce fut un *felis gottierus britannicus*<sup>24</sup> qui me la fournit en poussant un miaulement strident derrière moi. J’exécutai un instinctif bond en avant puis, l’impulsion étant donnée, continuai de courir et m’engouffrai dans l’immeuble de la prostituée. Deux ou trois ampoules nues illuminaient faiblement un étroit escalier aux marches de bois n’ayant pas vu de cire depuis celle— excellente— offerte quelques siècles plus tôt par un locataire apiculteur<sup>25</sup>. Il n’y avait apparemment pas d’appartement au rez-de-chaussée, aussi me précipitai-je dans l’escalier.

---

<sup>23</sup> Va te faire censurer ! (*Note du traducteur.*)

<sup>24</sup> Et néanmoins *catus*. (*Note de l’auteur.*)

<sup>25</sup> D’où l’expression restée célèbre de la propriétaire de l’époque : « Votre cire est trop bonne ! » (*Note de l’auteur.*)

Aucun pas ne retentissant au-dessus de moi, je supposai que la fille et son client se trouvaient déjà dans une chambre, ce qui tendait à les situer au premier étage— au pire au deuxième.

Sur le premier palier, je me retrouvai face à deux portes. Celle de gauche était d’un jaune pisseux effroyable, l’autre d’un rouge flamboyant. Faisant confiance à Ramsey Jinglebell pour ne pas rater un cliché, je m’empressai de tambouriner à cette dernière.

« *Get lost, you son of a bitch*<sup>26</sup> ! cria une voix féminine.

— Je vous en prie, madame, laissez-moi entrer ! Vous êtes en danger de mort. »

Il y eut un froissement d’étoffes puis l’écho de pas feutrés. Enfin, la porte s’ouvrit, révélant une femme d’une trentaine d’année, vêtue d’un peignoir rose déchiré en plusieurs endroits.

« *What kind of bullshit are you talking, man*<sup>27</sup> ? »

Sans lui prêter la moindre attention, je la bousculai et m’introduisis dans la chambre. À cet instant, un hurlement retentit au deuxième étage. Un hurlement de femme...

Je réalisai mon erreur : le type qui se prélassait entre des draps douteux n’était pas Newcock mais un gros homme entre deux âges dont la nudité n’altérait certes pas la laideur. Je m’étais trompé de prostituée.

Aussitôt, je fis demi-tour pour reprendre ma course.

« *Must be a fuckin’ cop*<sup>28</sup> ... » conclut la fille en rose, méprisante.

Mais je ne l’écoutais plus. Au deuxième étage, l’hésitation n’était plus permise. Sur le pas de l’une des portes, un homme en caleçon et T-shirt, visiblement ensommeillé, venait de sortir aux nouvelles. Derrière l’autre, les hurlements redoublaient d’intensité. Newcock ne semblait pas, si j’ose dire, faire dans la dentelle.

Sous le regard interloqué du noctambule curieux, je me jetai sur la porte, épaule en avant, dans l’intention avouée de l’enfoncer. Je poussai un cri de douleur. Malgré son aspect vétuste, la garce était solide.

Ne me démontant pas pour autant— j’ai toujours été assemblé solidement—, j’utilisai la célèbre technique dite du « coup de pied à la hauteur de la serrure », celle qui ne fonctionne que dans les romans. Bien évidemment, la porte vola en éclats avec un craquement infernal.

Tels Nick Carter et Doc Savage réunis, je me ruai dans la chambre, dégainant d’instinct mon hochet. Aurais-je dû m’en servir que je ne l’aurais pas pu : j’avais oublié d’en extraire la moindre boule.

Le spectacle que je découvris alors était conforme à mes craintes. Allongée sur le lit défait, la prostituée nageait dans son sang et ses viscères. Le tueur avait déroulé méthodiquement ses intestins et, les lui ayant enfoncés dans la narine gauche, les avait fait ressortir par l’oreille droite avant de les lui nouer autour du cou, couronnant l’ouvrage en insérant les deux gants de dentelle au fond des orbites évidés.

La victime était donc là. Mais de meurtrier, point ! Imitant les traditionnels monte-en-l’air de la littérature d’avant-guerre, il avait dû s’enfuir par la fenêtre ouverte dont les battants claquaient, chahutés par le vent violent qui s’était levé en plein milieu de la nuit, au mépris des horaires syndicaux. Je la refermai après avoir jeté un coup d’œil à l’extérieur : rien. Le bougre

---

<sup>26</sup> Tire-toi, fils de censurée ! (*Note du traducteur.*)

<sup>27</sup> Qu’est-ce que c’est que ces censurées ? (*Note du traducteur.*)

<sup>28</sup> Ça doit être un censuré de flic. (*Note du traducteur.*)

avait réussi son évasion. Le fait que le mur extérieur ne pût fournir aucune prise permettant d’atteindre le sol ou le toit me confirma dans mon opinion au sujet de Ramsey Jinglebell.

« *Hands up*<sup>29</sup> ! »

La voix avait claqué dans mon dos comme un drapeau au-dessus du monument aux morts par une matinée de 11 novembre.

Je m’exécutai sans rechigner : dans ces cas-là, c’est encore la meilleure chose à faire.

Je sentis qu’on s’approchait de moi par derrière et qu’on me palpait sur toutes les coutures. Une main se crispa sur mon nounours de poche, le sortit de mon blouson.

« Maman ! » cria le nounours.

La main le remit à sa place. J’entendis un soupir résigné.

« *You may turn, now*<sup>30</sup> ! »

Une fois de plus, j’obéis. Deux hommes étaient entrés dans la pièce. Celui qui m’avait fouillé était en uniforme de policier. Il pointait vers moi un pistolet ayant sans doute le mauvais goût d’être chargé. L’autre, en civil, agenouillé au chevet de la prostituée, lui prenait le pouls.

« *I think she’s dead*<sup>31</sup>... » murmura-t-il.

C’était un homme rondouillard, pouvant avoir vingt-huit ans, trois mois et deux semaines environ. Son costume trop lâche lui donnait une allure d’épouvantail. Je le reconnus avant même qu’il ne se présente.

« *Detective Inspector Ian Ammar, dit-il. Scotland Yard ! Here is Sargeant Hancyer. I must advise you not to try anything for we have reasons to suspect foul play here*<sup>32</sup> !

— Qu’est-ce qui vous fait penser ça ?

— *Training*, répondit-il avec un petit geste désabusé. *Now, would you please*<sup>33</sup>... »

Un toussotement léger provenant du seuil de la chambre nous fit tourner la tête à tous trois. Nonchalamment appuyé au chambranle, un jeune homme brun portant lunettes et baskets nous regardait en souriant, un stylo-plume à la main.

« Permettez-moi de me présenter, dit-il en français. Mon nom est Michel Pagel. Je suis l’auteur de ce roman, et j’ai le pénible devoir d’intervenir. »

---

<sup>29</sup> Haut les mains ! (*Note du traducteur.*)

<sup>30</sup> Vous pouvez vous retourner. (*Note du traducteur.*)

<sup>31</sup> J’ai l’impression qu’elle est morte. (*Note du traducteur.*)

<sup>32</sup> Inspecteur Ian Ammar, de Scotland Yard ! Voici le sergent Hancyer. Je vous recommande de ne rien tenter, car l’hypothèse du meurtre n’est pas à écarter. (*Note du traducteur.*)

<sup>33</sup> L’entraînement... Maintenant, si vous voulez bien... (*Note du traducteur.*)

## Chapitre IV.

Le flingue d’Hancyer se tourna vers le nouvel arrivant.

« *Who are you and what do you want*<sup>34</sup> ? beugla Ian Ammar.

— Je viens de vous le dire, soupira Pagel. Et vous, rangez ça ! J’ai horreur qu’on pointe une arme à feu sur moi.

— *What*<sup>35</sup> ? »

Je m’empressai de traduire, à la stupéfaction des deux Anglais qui, eux, ne savaient pas qu’ils se trouvaient dans un roman. L’inspecteur proclama bien haut que nous étions tous fous et ordonna à son sous-fifre de fouiller celui qui s’était présenté comme l’auteur.

« N’avancez pas, prévint Pagel, un sourire aux lèvres, en décapuchonnant son stylo-plume. Je pourrais me fâcher. »

Comme Hancyer ignorait l’injonction— qu’il n’avait évidemment pas comprise—, l’auteur fit un mouvement rapide du poignet droit. Le pistolet se métamorphosa en un bilboquet vert à pois jaunes. De surprise, le sergent s’immobilisa.

« Mais qu’est-ce que vous voulez, à la fin ? interrogeai-je, profitant de la confusion des policiers.

— Mon cher Chris, je n’ai absolument rien contre vous : j’ai remarqué que vous faisiez des efforts. Il se trouve en revanche que ma connaissance de la langue de Shakespeare, si elle suffit à des dialogues d’une ligne, ne me permet pas de retranscrire des conversations plus longues. D’autre part, j’en ai assez des notes en bas de page et je crains de lasser le lecteur<sup>36</sup>. Je vous serai donc obligé de demander à ces deux clowns d’utiliser une version doublée pour leurs harangues.

— Je vois, dis-je. Cependant, un détail m’échappe. Je croyais que l’auteur du livre dans lequel nous nous trouvons était anglais et se nommait Ramsey Jinglebell.

— Vous aviez on ne peut plus raison, Chris, approuva Pagel. Vous vous trouvez bien au cœur de *The Lace That Must Die*. Mais réfléchissez : où étiez-vous avant d’y pénétrer ?

— Ben... chez moi ! »

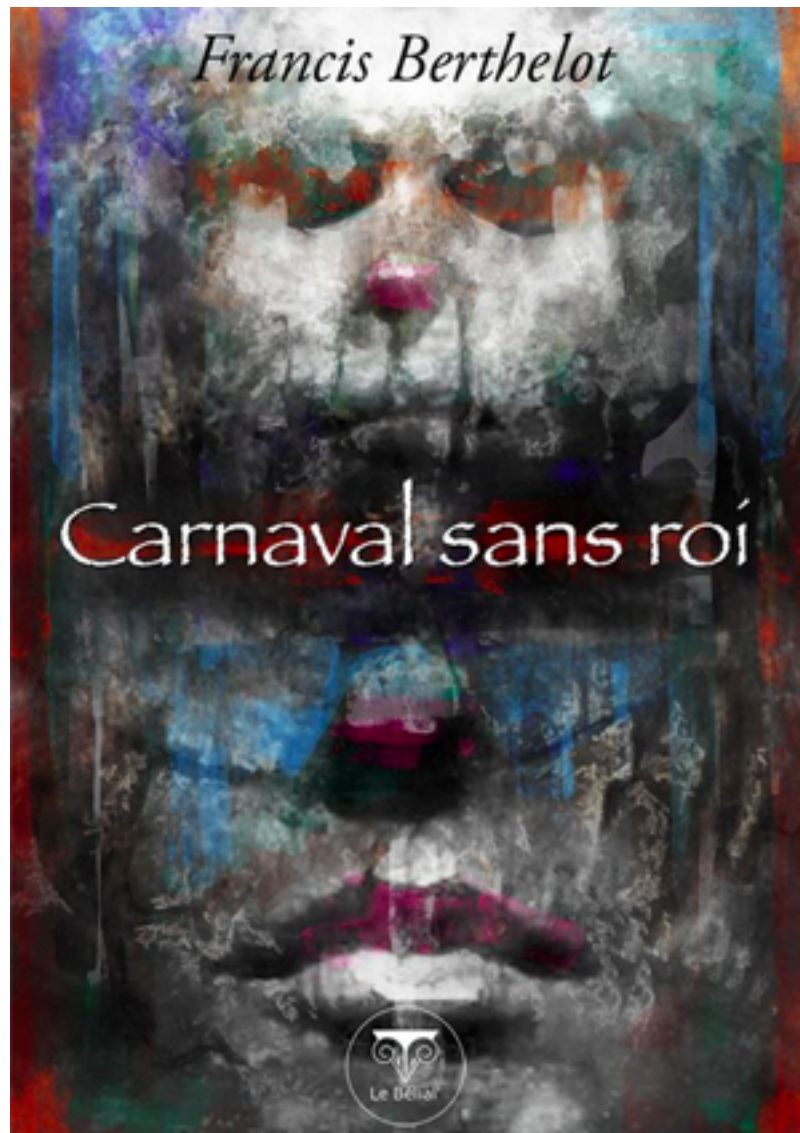
Il haussa les épaules.

---

<sup>34</sup> Qui êtes-vous et que voulez-vous ? (*Note du traducteur.*)

<sup>35</sup> ¿ Qué ? (*Note du traducteur.*)

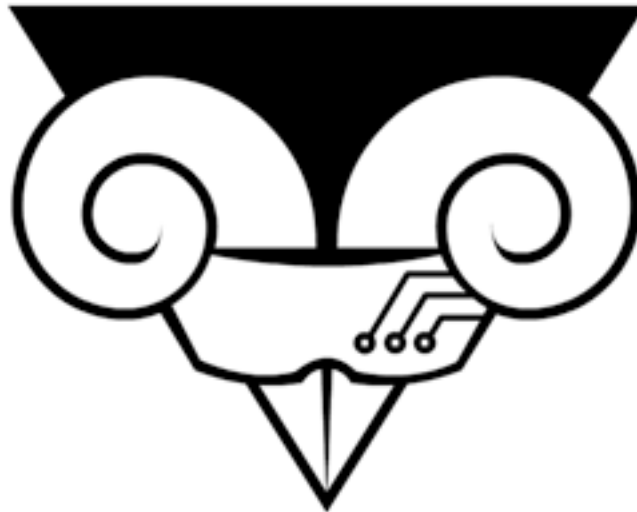
<sup>36</sup> Mais non, allez ! (*Note de l’auteur.*)



## Carnaval sans roi

Le nouveau roman de Francis Berthelot

Disponible en numérique chez [e-Béal](#)



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur  
[e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Un avis, un bug, une coquille ?  
Venez discutez avec nous sur  
[forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)